

Le soupçon médiatique

Michel Désautels, *La semaine prochaine, je veux mourir*, VLB,
« Roman », 218 p.

Louis Bélanger

Number 183, March–April 2002

Les médiatiques

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17696ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bélanger, L. (2002). Le soupçon médiatique / Michel Désautels, *La semaine prochaine, je veux mourir*, VLB, « Roman », 218 p. *Spirale*, (183), 32–33.



LE SOUPÇON MÉDIATIQUE

LA SEMAINE PROCHAINE, JE VEUX MOURIR de Michel Désautels

VLB, « Roman », 218 p.

DÉCRIT, en communiqué de presse, comme « un roman intimiste au titre sourdement nostalgique », *La Semaine prochaine, je veux mourir* est le deuxième ouvrage de Michel Désautels. Lauréat du prix Robert-Cliche remis annuellement, on le sait, à un premier roman jugé le meilleur de l'année littéraire, pour *Smiley*, « l'animateur bien connu de la radio et de la télévision québécoises, journaliste qui couvre à la fois les domaines politique, culturel et sportif », peut-on lire en quatrième de couverture, délaisse les sordides arcanes du dopage des athlètes olympiques et l'ignominie du racisme à l'égard de l'afro-Amérique, au profit d'un sujet non moins fructueux de passions populaires : la vieillesse. Michel Désautels incarne dans un personnage, Hector Maurice, l'heure des bilans, au déclin d'une vie dont on espérait occulter les épisodes les plus sombres et réparer pour l'éternité les fautes commises au nom de quelque convention sociale d'un temps révolu ou d'ingratitude passagères, lesquelles, à quatre-vingts ans, commandent leur lot de pénitence. « Il est un peu comme ça », l'Hector Maurice de *La Semaine prochaine, je veux mourir*, pour paraphraser le début et la fin du premier roman de l'auteur, *Smiley*.

Les connotations para-textuelles

L'auteur Michel Désautels pose de manière exemplaire les enjeux liés au statut d'écrivains dont la notoriété publique précède l'invitation aux salons littéraires. Au-delà des récits de témoignages, autobiographiques ou pamphlétaires, voilà qu'une vague de personnages médiatisés se lancent dans la fiction et trouvent preneurs chez des éditeurs québécois ne demandant pas mieux que d'enrichir leur écurie d'auteurs respectifs d'une plus-value certaine. Et pourquoi pas? N'est-elle pas révolue l'ère des piédestaux érigés à ces soi-disant grands écrivains, souvent individualistes, presque toujours hésitants à s'investir dans les séances de signature laborieusement mises sur pied par des agents qui ne leur veulent que du bien? À quoi bon une réputation à la Marie-Claire Blais, une légende à la Réjean Ducharme ou un mythe à la Claude Gauvreau, quand une vedette médiatique offre en prime à son manuscrit le pouvoir d'une présence culturelle ajoutée? Question de respect du bon peuple, semble-t-il. En effet, ce dernier ne réclame-t-il pas, à force de cris et d'arrêts de travail, sa juste part d'équité sociale,

sa pleine participation à la culture, soit-elle littéraire, de sa communauté? Que ces « grands auteurs » se le tiennent pour dit : racontez vos histoires, mais surtout, ne parlez pas de littérature!

La caricature esquissée résiste au ridicule. Dans le contexte d'un économisme culturel qui réduit les biens de consommation à leur valeur d'échange, nul ne peut se surprendre à l'idée qu'entre un livre et un certificat de placement garanti, il n'existe, tout compte fait, que banale différence. Absurde? Pas si sûr. À la lumière du doute littéraire évoqué par un roman de Michel Désautels chez un critique, il est à se demander si le premier ne souffre pas de son lourd passé médiatique dans sa quête de reconnaissance comme auteur légitime. La problématique se pose en ces termes : dans quelle mesure se voudrait-il possible pour un critique dit « sérieux » d'aborder une telle œuvre en toute ignorance de préjugés inhérents au statut public de Michel Désautels? Exercice plus ardu qu'il n'y paraît de prime abord.

La Semaine prochaine, je veux mourir s'ouvre sur la dédicace suivante : « À Chantal, qui a la science et la patience qu'il faut pour lire dans les robes du temps. » Tout lecteur québécois le moins averti reconnaîtra l'identité réelle de cette Chantal. Bien que ce savoir anecdotique n'ait la moindre importance significative et puisse, du reste, se révéler erroné, le passage fictif qui suit transpose une autre possible réalité. Par un samedi soir où Hector s'apprête à rédiger une lettre à son vieil ami Éloi, un environnement sonore inonde tout à coup son appartement du Vieux-Montréal : « *La radio se tordait dans les bras d'un blues puissant à pleurer... À ce moment-là, la voix de l'animatrice vint confirmer qu'il n'avait pas complètement perdu le sens du temps et des jours qui passent. Celle qui berçait plusieurs de ses samedis reprit l'antenne pour présenter un vieil air cubain qui, dans trois minutes, percuterait les arpèges audacieux d'un jeune pianiste de jazz américain.* » Un critique éclairé ne peut considérer une coïncidence aussi fortuite entre deux Chantal, réelles ou fictives, comme éléments de preuve sans se faire rappeler à l'ordre par ses pairs, qui ne manqueront pas de lui faire remarquer, avec justesse, qu'intuition et évidence participent de deux ordres distincts d'analyse. L'ennui est que c'est précisément ce concevable degré zéro de distance entre la réalité et ses représentations qui rapproche *La Semaine prochaine, je veux mourir* de la télésérie signée Réjean Tremblay, ou du téléroman de

Fabienne Larouche. La conversion d'un journaliste, d'un animateur, en écrivain, génère ainsi sa part de soupçon critique. Dommage pour Michel Désautels puisque son roman mérite mieux que la somme de ces humeurs belliqueuses.

Le roman

La vraisemblance, la linéarité et l'efficacité des procédés narratifs caractérisent l'écriture de *La Semaine prochaine, je veux mourir*, dont la trame événementielle relate les derniers jours de la vie d'un vieillard. Une soudaine hospitalisation rappelle cruellement la fragilité des facultés physiques et mentales, comme la précarité du milieu de vie et la solitude des personnes âgées. Hector Maurice vit seul dans un appartement du Vieux-Montréal, avec comme uniques contacts de valeur au monde extérieur, l'affection d'une serveuse de café et la présence occasionnelle d'un badaud qui fréquente l'Accueil Bonneau. Les passages les plus pénétrants du récit demeurent toutefois ceux où le vieillard entreprend une sorte de ménage de sa vie par le biais de photographies qui mettent en évidence les défaillances de sa mémoire, mais surtout, cette cacophonie de voix intérieures, de délires et de moments épars, dont on ne sait s'ils appartiennent au passé du personnage ou à un monde inventé de toutes pièces, tellement ces alternances entre lucidité et déraison accentuent leur emprise dans l'imaginaire en cavale du vieil homme. Une figure du passé s'impose à la conscience coupable d'Hector et catalyse ses regrets. Mademoiselle Leblond, son ex-secrétaire et maîtresse, réapparaît d'abord sur l'une des images qu'il est à ranger. Cette femme à qui il a payé les frais encourus par un avortement secret à Plattsburgh est la seule qu'il ait vraiment aimée, mais qu'il a néanmoins abandonnée. Non sans ironie, c'est à sa conscience vacillante qu'Hector Maurice devra son ultime réconciliation avec mademoiselle Leblond, dans une scène finale émouvante.

La Semaine prochaine, je veux mourir évite les larmoiements abusifs. Michel Désautels y peint une vieillesse exempte de misérabilisme. Hector Maurice jouit d'une certaine indépendance financière et d'un mode de vie qui, bien que dominé par l'isolement, n'est nullement perçu comme l'apanage du troisième âge. Le même constat vaut quant au déracinement du personnage de son Abitibi d'origine et à son intégration en milieu urbain, métamorphose



Le bateau est lourd de F. et B. Haxhillari, 2001



DR

imposée par les impératifs d'un mariage, tout au plus. Le vieillard déambule à son aise dans les rues de Montréal et suggère une sorte de bohème au lecteur dans un long extrait où, en compagnie du coloré compère de l'Accueil Bonneau, il se paie une tournée digne de la plus pure aventure. Michel Désautels égratigne au passage l'état des services de santé offerts aux contribuables québécois par l'intermédiaire du traitement réservé à son personnage principal, hospitalisé en début de récit. On pourrait certes reprocher au romancier certaines images moins heureuses que d'autres, telles : « *Il eut à peine le temps de se sentir glisser dans une spirale de chaleur au bout de laquelle il plongerait dans la mer*

chaude du délire où nagent les grands poissons du souvenir » ou « *Une voix grave et éraillée étalait ses harmoniques comme un paon faisant sa cour déploie sa queue* », plus proches du niveau collégial que littéraire, mais, dans l'ensemble, Michel Désautels a écrit un roman aux qualités et à l'intérêt indéniables.

Le public lecteur

En humour, au cinéma, en théâtre, en littérature, l'ampleur décisive du succès ou de l'échec se mesure à l'échelle des entrées, des exemplaires vendus. L'ère des industries culturelles a réduit l'art aux palmarès qui ont supplanté la critique, elle-

même fondue aux stratégies de promotion d'un produit culturel donné. Dans un tel contexte, parler de littérature équivaut, au mieux, à séduire un public anonyme qu'on se complait à décrire comme de plus en plus exigeant, à défaut d'évoquer quelque possible déséquilibre entre l'offre et la demande du livre. Au bout du compte, la littérature demeure affaire de croyance; l'essentiel n'étant pas de réinventer la roue, mais d'en promouvoir le roulement. Quel public lecteur doute du statut de romancier de l'individu dont le nom orne la couverture d'un roman?

LOUIS BÉLANGER